

Tenir bon

10 questions à Chloé Moglia

Horizon de Chloé Moglia

Ça remue,
musée de Grenoble
Performances,
séminaire,
conversations entre
artistes et chercheurs.
Avec les soutiens du
CCN2, de la ville de
Grenoble, de l'IDEX
Université-Grenoble-
Alpes, et de la Région
Auvergne-Rhône-Alpes
3 et 4 mars 2018

Chloé Moglia est artiste aérienne et artiste associée au CCN2-Centre chorégraphique national de Grenoble

1 → Caroline Duchatelet __ J'ai été frappée par la sensation que vous donnez d'une épaisseur à l'air autour de vous, autour de votre corps. C'est peut-être provoqué par l'extrême lenteur de vos mouvements, mais autour de vous, l'air semble devenir plus dense. Il devient palpable. C'est d'autant plus prenant que l'on entend très fort votre respiration, qui est particulière, elle a quelque chose de pneumatique. C'est comme si, tout en y évoluant, vous êtes aussi traversée par la matière de l'air. Le mot épais peut sembler péjoratif, mais il me permet de nommer une consistance. Avant de venir vous voir, en voyant la photo du programme, j'imaginai une performance qui utiliserait l'élan comme moteur. Et j'ai l'impression que vous n'utilisez pas l'élan. Le mouvement vient d'ailleurs. Cela donne une présence et une concentration à vos déplacements qui est extraordinaire. Il y a une forme d'intensification. Est-ce que cela vient de la respiration ?

Chloé Moglia __ J'ai effectivement une grande curiosité vis-à-vis de la densité de l'air. En lisant des articles de physique, je me suis aperçu que ce qu'on déclare vide n'est qu'une absence de quelque chose qu'on aurait aimé trouver, mais qui n'y est pas. Michel Cassé dit : « Il ne faut pas frapper d'inexistence ce qu'on ne peut ni voir ni toucher. » Il n'y a pas d'inexistence. Cette densité dont vous parlez, c'est peut-être celle de ma curiosité à essayer d'approcher cela. En 2012, au CERN de Genève, l'hypothèse du Boson de Higgs a été confirmée et cela ne cesse de me passionner. Une partie de ma masse est le fait de l'interaction avec le champ de Higgs autour de moi et cela ébranle ma manière de vivre. Cela fait comme une fissure en moi. Ces fissures, je les adore, et j'en ai d'autres. Une espèce de curiosité de tous les pores de la peau. Je pense que cette curiosité, que cette attention créent une partie de cette épaisseur.

Sur la question de la respiration j'ai beaucoup travaillé pour pouvoir abandonner toute méthode de travail de respiration, et piéger tout contrôle. Cela passe par des pratiques dont j'ai du mal à trouver des noms. En chinois, on dirait « NèiGōng », « travail interne ». Tout ce travail vise à cesser tout travail conscient et inconscient, à laisser le corps libre, parce que le corps sait beaucoup mieux que le mental comment récupérer. Parfois, ma respiration me surprend moi-même, mais il faut bien ventiler. Il faut que la respiration soit suffisamment libre pour circuler, comme le corps a besoin d'évacuer les toxines, de se régénérer, etc. Quand j'arrive à m'abandonner suffisamment, cela se met à respirer de manière surprenante. J'ai une image par rapport à cela qui est décalée : en Égypte, dans les maisons de vie qui sont des lieux spirituels, la pire des choses était de ne pas avoir vidé et nettoyé les canaux qui permettent au Nil de bien irriguer les cultures. Il faut nettoyer, il faut que cela puisse circuler. C'est la chose principale. Je me dis la même chose pour la respiration. Il faut nettoyer les canaux pour que cela puisse circuler selon ce qui va avoir lieu.

2 → Maryvonne Arnaud __ La très grande présence de votre respiration m'a également beaucoup marquée. Elle permet de vous accompagner, d'être avec vous en haut de la perche, elle vous rapproche de nous, au sol. Il y a un dialogue qui s'instaure entre votre souffle et celui du public, le vôtre semble consistant et s'appuyer sur les centaines d'autres petits souffles qui se conjuguent pour vous maintenir en suspension. Nous pourrions presque penser que vos mouvements et votre corps sont sculptés par le souffle, la respiration de chaque spectateur. Si l'un d'entre eux cesse de respirer, l'image de la chute devient possible, ce qui implique une communion imprévue d'inconnus, le rôle de chacun est visible et la tension et l'attention qui s'en dégagent deviennent visibles.

L'image qui vient en vous voyant, c'est que c'est le souffle de tous les spectateurs qui vous maintient en haut. Je me disais en vous regardant « pourvu qu'il n'y ait pas un spectateur qui arrête de respirer, sinon quelque chose va lâcher ». On sent qu'il faut qu'on soit tous là, présents, pour vous maintenir dans cette élévation. Comment vous expliquez-vous cette polarisation du public ?

Tenir bon

Chloé Moglia __ Je crois que c'est un partage de curiosité. Je suis moi-même sincèrement très curieuse de ce qui va se passer, de toutes les petites choses qui vont ponctuer le déroulement, de qui vous êtes, de comment vous réagissez. Je prends vraiment le temps de vous regarder. On partage cette curiosité, et c'est ce qui fait cette attraction. On a tous envie d'être bien vivants. C'est un partage d'intensité de vie. Je n'aime plus trop parler de cela, parce qu'il y a maintenant des courses à l'intensité qui ne me conviennent pas vraiment. Mais j'aime bien troquer le mot intensité pour celui de subtil. On en a bien besoin aussi. Ce n'est plus intense du tout, mais subtil, délicat. C'est le mot « étude », qui me vient, mais vraiment au sens joyeux du terme. Dans les pratiques spirituelles, ceux qui étudient la Torah, par exemple, le font souvent la nuit et disposent sur la table un peu de miel, des bons mets, délicats, ce qui fait que cela associe l'étude à quelque chose de doux, très bon, à un plaisir des sens aussi. J'ai l'impression là-haut de vraiment pouvoir être dans une étude fine et assez passionnante de la gravité, des principes, de ce qui me traverse, de l'attention, et j'aime cet endroit-là pour cela. Je suis aussi contente de redescendre et de fermer ce petit moment d'étude pour qu'un autre se rouvre autrement. Quand je redescends et que je tourne mon regard vers le haut, cela n'est pas polarisé vers un désir de remonter, un regret, ou un soulagement. Il y a tout ça, mais il n'y a pas de choix entre toutes ces potentialités de ce qui peut se vivre. Cela reste une espèce de zone très ouverte qui peut recevoir beaucoup d'options sans avoir tranché. C'est le côté paradoxal, cela peut être tout et son contraire. Et tout cela cohabite durant ce moment-là.

3 → Alain Faure __ À la fin du spectacle, lorsque vous posez les pieds à terre, vous semblez remercier le ciel. Je ne sais pas si c'était volontaire, mais j'ai entraperçu un petit geste qui semblait dire « merci la lumière ». D'où vient ce bonheur en suspension ?

Chloé Moglia __ D'où cela vient ? Je ne sais pas. Il y a du plaisir, de la joie là-haut, mais ça n'est pas du bien-être. Cela fait mal aux mains, ça arrache les bras, et en même temps, c'est aussi une ivresse et une joie. Mais une joie qui n'est pas juste un contentement, une joie profonde au sens d'ouverture du cœur, d'ouverture de chaque pore de la peau. Une force de vie qui se déploie où le pneuma et la lumière jouent. Les cosmogonies, d'Orient ou d'Occident, racontent la lumière d'origine qui, descendant, se polarisant, se séparant, devient matière. Il y a des alchimistes qui diraient que l'espace qui est au milieu de nous est plein et que si on prend un rocher, il est vide, parce qu'ils parlent de la lumière. Le rocher c'est un vide, car la lumière n'y rentre pas. Et là c'est un plein, parce qu'on est sous l'optique de la lumière. J'apprécie beaucoup ces changements de point de vue qui font que l'on retrouve de la souplesse d'esprit. Il y a là aussi une grande joie.

4 → Daniel Bougnoux __ Vous nous révélez l'espace ambiant. Lorsque vous nous désignez les points cardinaux, quand votre bras semble évoluer avec une telle fluidité alentour, alors que l'autre est le seul membre par lequel vous restez en l'air, je me suis dit qu'il y a un corps qui est chez lui là-haut, au point que quand vous décrochez la corde, j'ai pensé à la coupure du cordon ombilical. À la naissance d'un corps qui accède à cette sphère supérieure où il se trouve bien. Et cela m'a beaucoup étonné.

Chloé Moglia __ J'essaie de travailler avec une grande détermination à tenir les choses longtemps. Il n'y a pas de volonté de figure et j'essaie d'agir par nécessité, comme disent certains taoïstes. Ce que je vise, c'est de rester suspendue là-haut, d'être dans cet état de suspension. Juste de tenir bon. Ma pratique c'est du « tiens bon ». Pour ne pas lâcher il faut que cela lâche un peu dedans. Autour de ce « tiens bon », il n'y a pas d'autre volonté que cela. Je sais comment me reposer en haut, par exemple utiliser les jambes si vraiment à un moment je n'en peux plus d'être maintenue sur les bras. C'est vraiment l'endroit pour moi qui est le plus tranquillisant. Ainsi, quand je suis en équilibre sur les hanches (enfin ce n'est même pas un équilibre), c'est un moment où je repose certains endroits de mon corps. Ce sont des vases communicants. Le fait de



Tenir bon

ne pas avoir envie d'accomplir quelque chose avec mon corps, ce côté un peu négligent, me rend disponible à l'espace. J'ai beaucoup de plaisir à regarder autour. J'aime tenir compte des vides. Depuis le plafond du musée, il y a des échappées, c'est comme une montagne à l'envers. On peut glisser et utiliser les chutes ascensionnelles de Gaston Bachelard. C'est joyeux. Il y a des trouées de lumière. Si bien que j'ai l'impression que le spectacle n'est pas ce que je fais, mais ce que nous partageons. Je fais office d'intercesseur avec quelque chose qui va nous réunir, de sorte qu'ensemble on puisse être attentifs à des choses qui nous échapperaient sans cela. Des rayons instables de lumière, la matière du vide différente au fur et à mesure. J'ai plaisir à ce qu'on partage cela.

5 → Philippe Mouillon — Et puisque nous sommes dans un musée, on ne peut pas observer votre corps défiant la loi universelle de la pesanteur, sans penser aux élévations célestes des anges dans la peinture baroque. Comme d'ailleurs, symétriquement, à la fin du spectacle, lorsque votre corps se redépose au sol, on pense à l'abandon des genoux, des poignets, des doigts dans les pietàs de Michel-Ange. Que pensez-vous de cette lecture selon un axe élévation/dépose ?

Chloé Moglia — Oui, et cela va avec l'état d'être physiquement au monde, cette corporéité qui est en jeu. La suspension travaille sur cet axe de la verticalité, auquel on ajoute la curiosité, le désir d'absorber l'espace autour. Du coup, on remet en jeu toutes les dimensions de l'espace, plus celle du temps qui, par la suspension, devient très présente aussi. Mais on est pleinement dans cet axe d'élévation et de redescente. C'est vraiment l'axe aussi des échelles de valeurs, c'est terrible. Monter ce n'est pas pareil que descendre, que dégringoler. Mais pour mettre une petite virgule inversée à cela, on associe rarement la liberté au poids, on l'associe généralement à la légèreté. Et on associe la responsabilité au poids. En général, c'est pesant. Sur la question de la pesanteur, de la gravité, c'est aussi la matière avec laquelle on va jouer, sur laquelle on va pouvoir s'appuyer. C'est comme si en étant suspendu là-haut, on développait une grande connaissance tactile, concrète du fait que les forces nous tendent vers le sol. Connaissant cela, on peut aller épouser ces forces, jouer avec, et petit à petit en gommer des bouts. Quand je gomme des bouts de gravité, c'est comme si je prenais toute la gravité et la rassemblais dans la main et dans l'avant-bras d'un côté, et tout étant là, le reste devient totalement libre. Et après, j'ouvre un robinet et je laisse couler la gravité ailleurs et c'est autre chose qui s'allège. C'est un jeu de vases communicants. Et là encore, il faut que les canaux à l'intérieur soient libres, sinon la tuyauterie ne marche pas bien. Il faut être un bon plombier de soi-même.

6 → Daniel Bournoux — Vous êtes suspendue, jamais pendue, accrochée. Il y a dans votre corps une autonomie merveilleuse, c'est-à-dire un pouvoir de décision, de disposition, de monstration, une école du bien-être dans le vide. C'est sidérant. Je pense au mot grec qui a donné « chorégraphie », le mot *chôra*. Platon dit que la *chôra* d'une ville, ce sont les jardins, les prés, forêts ou pâturages environnants. La ville a sa *chôra* autour d'elle, comme le fonds nourricier d'un corps vivant. La *chôra* c'est le partenaire du corps, ce fonds qui fait que le corps se nourrit de son espace. J'ai réellement eu l'évidence de cette *chôra* d'un corps qui se trouve bien là-haut et se nourrit de cet espace, comme d'une enveloppe.

Chloé Moglia — Oui, l'air est une nourriture énorme pour le corps. Ce qui est un comble parce que l'oxygène est un poison épouvantable ! Il y a fort longtemps, certaines bactéries ont déclenché une augmentation phénoménale du taux d'oxygène dans l'atmosphère. Cela a tué tout le monde vivant, sauf ceux qui ont réussi à métaboliser ce déchet absolument épouvantable. Mais maintenant, respirer un bon bol d'oxygène c'est génial. Et au-delà de l'air, se nourrir de l'espace, c'est se déployer, pas seulement le corps, c'est aussi regarder loin, écouter, sentir, loin tout autour, à l'extérieur comme à l'intérieur.



Tenir bon

7 → **Caroline Duchatelet** — J'aime beaucoup la façon dont vous dites « ça se met à respirer ». Je vous vois comme une « passeuse », une passeuse de l'air – traversée à l'intérieur et lui donnant corps à l'extérieur.

Chloé Moglia — Le fait de travailler avec le corps fait travailler aussi avec la sphère de l'affect, fait travailler avec la sphère spirituelle, si j'ose dire, parce que, en même temps je suis très loin de quelque chose de cet ordre-là. En même temps, bien sûr, cela joue sur tous ces plans. Quand on parle du souffle, c'est le pneuma. Le « Qi » des Chinois c'est le souffle aussi. Ce sont des mots qui sont des creux de sens plutôt que des montagnes de sens bien remplies, et qui n'ont pas de contours très clairs. La pratique physique a à voir avec le mental et avec une pratique spirituelle. Souvent je me demande quand je n'en peux plus, ce qui n'en peut plus en moi. Avec les distinctions corps-esprit que je trouve complètement obsolètes et absurdes, je me perds. Je ne peux pas dire que mon corps n'en peut plus. Je crois que ce qui lâche c'est mon mental. C'est le mental qui est fatigué de l'intensité qu'il est en train de traverser et du fait qu'il est en train d'être relégué loin. Ce n'est jamais le corps qui me fait arrêter. Il y a un moment où cela s'arrête, c'est mystérieux. Je vais creuser plus loin pour voir ce qui se passe. Chercher si c'est le corps ou l'esprit ne mène nulle part. Là je convoque Jean-François Billeter, dont le travail est un appui énorme, qui est sinologue, mais pas uniquement, et qui a écrit un petit livre qui s'appelle *Un paradigme*¹, dans lequel il parle du corps comme étant l'ensemble de l'activité. J'ai beaucoup rêvé à cela.

Je reviens tardivement à la question de l'élan. Quand j'ai creusé cette situation d'être suspendue au-dessus du vide, c'était pour moi un peu comme quand on pose une question. Et qu'on ne l'a pas encore conclue par une réponse qui nous calme. On est en amont, dans ce moment où on est curieux, à l'écoute, ouvert. On ne sait pas dans quelle direction cela va partir. Je dirais donc qu'un élan serait une réponse. Quand on lance quelque chose avec un élan, on sait à peu près où cela va atterrir grâce aux lois de la physique qu'on a expérimentées. Quand on retire tout élan, tout est possible. Donc, on ne sait pas. Et on se met dans ce « quoi? », ce « je ne sais pas... » dans la question. Pour moi, la suspension, c'est un peu une pratique de la question qui resterait ouverte et qui questionnerait tout. Cela ne peut pas être nommé vraiment. Le fait de tout questionner nous maintient dans cet état d'attention qui est un état de gourmandise, de contact. J'ai une pensée pour Éros, le plus indiscipliné de tous les dieux du panthéon grec. Il y a une espèce de sauvagerie là-dedans. Je pense aussi à l'Éros de Dante dans le sens où c'est la force qui fait se mouvoir les planètes. Il y a vraiment une gourmandise d'être au monde qui devient assez sauvage. J'ose, d'être là.

8 → **Daniel Bougnoux** — Votre performance obéit-elle à un rythme immuable? Est-ce que vous faites toujours les mêmes gestes dans le même enchaînement? Ou bien y a-t-il beaucoup de variations d'une fois à l'autre, avec des occasions ratées ou des ressources au contraire utilisées à l'improviste?

Chloé Moglia — C'est très variable. Ce qui est écrit, c'est que quand je n'en peux plus dans les mains, après avoir viré la corde lisse, je m'accroche par là, je redescends là. Quand je n'en peux plus là, je sais que je peux aller là. Entre-temps, je sais que cela peut tourner, que je peux aller chercher loin et jouer sur comment ça tourne. Après ce n'est qu'un jeu ou une promenade. C'est opportuniste, dans le sens où, à un moment il y a une chose qui va par-là plutôt que d'aller ailleurs, parce que j'aurais décidé que c'est ailleurs. Je me dis « oui, allons-y ». J'essaie de dire oui à ce qui a lieu, si c'est un oui qui ne me va pas, ce ne sera pas un non, mais un « oui, mais », donc j'adapte. J'essaie de suivre ce qui se passe. Mais je sais qu'en suivant ce qui se passe, à un moment cela va passer par ici ou par là. C'est à peu près calé. Il y a des choses que j'ai plaisir à traverser, parce que cela me donne des points de vue, mais cela reste variable.

Concernant la durée. Comme vous le voyez, je me libère de ma montre avant d'y aller. Je sais que je démarre normalement à l'heure. Mais après j'avoue que je n'ai pas de montre. Maintenant je me sens plus tranquille avec ça, je me dis que cela va durer le temps qu'il faut que cela dure, en fonction de ce qui se passe physiquement pour moi et de la fatigue

¹ Jean-François Billeter, *Un paradigme*, Allia, Paris, 2012

Tenir bon

attentionnelle qu'on commence à partager. C'est un peu tout ça qui fait qu'à un moment ça descend. Au tout départ, je me disais « j'espère que j'ai fait le boulot, que cela a duré le temps réglementaire par rapport à ce pour quoi je suis payée ». Mais comme je n'ai pas de montre, je ne peux pas savoir.

Je me rappelle d'être surprise moi-même par cette question ; vraiment les gens n'imaginent pas de temps en temps quand il y a des pensées qui surviennent, de quel ordre elles sont. Mais tout cela existe aussi. On peut croiser, tisser des sphères sensorielles, et d'un coup il y a une pensée qui arrive sur le contrat. Quand je travaille avec des gens, je leur dis qu'il ne faut pas qu'ils pensent seulement à ce qu'ils font, parce que de toute façon cela n'aura pas lieu, il y aura des pensées qui vont les traverser sur la liste de courses, ce qu'ils vont faire à manger ce soir. Dans les pratiques méditatives, on s'aperçoit aussi très vite que l'esprit est au taquet tout le temps. C'est une illusion de dire que je suis concentrée, que je suis hyper attentive. Il faut plutôt avoir une clarté d'esprit pour se rendre compte qu'il y a ces pensées qui passent.

9 → Henry Torgue — Merci infiniment. Vous êtes aussi agile avec ou sans perche, c'est vraiment remarquable. Vous êtes une illustration extraordinaire de l'entre-deux. L'entre-deux entre la figure et le fond. Vous deviez faire votre performance sur le parvis et je suis très heureux que vous l'ayez faite dans l'espace intérieur du musée de Grenoble. Si on considère cette salle comme un paysage, alors vous avez vraiment donné de la présence à ce paysage. Cette notion de présence me semble importante, parce que c'est ce qui permet de faire vivre les interstices entre les objets visibles et le fonds, le contexte, l'environnement, le paysage, le diffus.

Ce sont moins les gestes que vous faites que la force d'existence de votre corps qui habite si complètement le lieu, l'espace dans lequel vous êtes. C'est une leçon pour tous ceux qui s'intéressent au paysage et au rôle qu'il peut avoir pour notre cadre de vie quotidien.

Chloé Moglia — Plus ça va et plus je crois que je nettoie les canaux. Mon vrai travail, c'est exactement cela : je nettoie les canaux pour que des choses puissent avoir lieu. J'essaie de retirer toute volonté de faire, d'être suffisamment vidée d'idées, de volonté, de tout cela, mais ce qui ne veut pas dire ramollo, il y a beaucoup de détermination. Si je n'ai pas bien travaillé, je bloque ces choses, j'empêche qu'elles aient lieu. Je suis une espèce d'artisan qui va travailler avec détermination une matière, qui est une sorte d'anti-matière, cette situation d'être suspendue, en ce qu'elle permet de toucher tant de questions et de procurer la matière première d'une étude. À partir de là, je trouve l'alchimie de la suspension, des matières dont tout le monde se fiche... lâcher un bras, faire une traction, puis le travailler pour qu'advienne de l'or, juste un endroit où la lumière traverse, passe, circule. C'est plus ça mon travail. Je ne crée rien. Dans le processus de transformation de manière très profane, il y a quelque chose de cet ordre qui va avec une forme d'étude, avec le côté corps-esprit-matière de ce qu'on travaille. Ce sont toutes ces choses-là que je touche délicatement, mais avec assiduité.

10 → Daniel Bougnoux — Pour te prolonger, Henry, je suis très frappé par la proximité entre Caroline Duchatelet et Chloé Moglia. Je voudrais lire deux lignes concernant le tao. Se mettre sur la voie du tao c'est ouvrir les canaux, rendre le monde viable, augmenter la circulation, éventuellement par le ralentissement, l'interstitiel, l'infime, par l'affleurement de tout ce qui, de façon si ténue et nuitamment, chemine à travers ce que nous prenons grossièrement pour un corps, un objet, un paysage... Voici ce que rappelle François Jullien, qui fait écho aussi à la secrète luminosité de cette grande toile de Soulages qui est derrière nous : « Trop fin pour qu'on le voie, trop subtil pour qu'on l'entende, trop ténu pour qu'on le touche². » Cette phrase semble écrite à la fois pour Caroline qui travaille sur les aubes, et pour la prestation radieuse de Chloé. *Radieux*, c'est un mot qui relie vos deux performances.

² François Jullien, *De l'Être au Vivre*, 2015